

**UN PROJET D'ÉCRITURE OU
« COMMENT LES 4^{ème} F ONT INVENTÉ
L'HOMME EN NOIR »**

Lorelei STOESEL
Collège St Exupéry - Douvrin

Jeune stagiaire prenant en main sa première classe en septembre, je fus frappée, à diverses reprises, par le conformisme « bon teint » d'une moitié de classe heureuse, dans ses rédactions, d'exhiber sa dextérité, à grand renfort d'outils (citons quelques fiches fameuses comme la sacro-sainte « comment faire un portrait en dix leçons » ou « méthode pour une description efficace », données avant toute tentative d'écriture comme passage obligé pour le néophyte, pour lui dicter le bon usage des métaphores, comparaisons, synonymes ou substituts du nom nécessaires aux tâches susnommées) employés à bon escient et sortis tout droit des fiches-outils de cinquième, mais qui révélait d'autant plus fortement la platitude de fictions fondues dans un même moule et déroulées impeccablement et sans heurt de la première à la dernière ligne. Face à cela, d'autres élèves, qui ne maîtrisaient pas, eux, ces outils, s'imaginaient totalement handicapés face à la tâche d'écriture. Bloqués devant la page blanche, ils rêvaient déjà à la fin d'un exercice dont les règles leur étaient inconnues, à l'heure où retentirait la sonnerie qui leur permettrait de revenir au monde normal, celui où l'on n'écrit pas. Ces deux tendances contraires m'apparurent comme la manifestation d'une même réalité, celle d'une écriture pratiquée exclusivement au sein du collège, considérée comme un pur exercice scolaire sans autre finalité que celle d'être évalué et de passer dans la classe supérieure. Quel enseignant ne s'est jamais entendu dire : « Pourquoi vous ne leur apprenez pas à écrire une lettre d'embauche ou à remplir *les papiers* ? A quoi ça sert d'écrire des histoires, ça ne leur donnera pas de travail ! ». Si récuser les « histoires » peut paraître choquant aux yeux des enseignants de français que nous sommes, le « ça sert à quoi ? » est révélateur d'une carence de l'expression écrite telle qu'on la pratique encore, en transformant l'écriture d'une fiction en simple

effectuation d'une « recette » donnée en cours : il est clair qu'à cet âge-là la cuisine expérimentale est bien plus tentante !

Il me fallait donc réveiller mes élèves de leur longue pratique de l'imitation et de l'application tout en conférant un autre statut, une nouvelle finalité à la tâche d'écriture : la création d'un imaginaire, l'élaboration d'une trame et sa mise en texte prirent ainsi une dimension originale afin d'aboutir à l'écriture en classe d'une nouvelle policière. En soumettant cette idée à mes élèves, je désirais mettre en pratique une de mes convictions (de celles qu'on ne lâche pas facilement et qui préexistent à toute expérience du métier, de celles que peut avoir un stagiaire et que peut garder un « vieux prof ») selon laquelle on apprend mieux ce dont on pense avoir besoin et que « vouloir faire », c'est « chercher à savoir faire ».

En voulant donner un enjeu social (écrire un récit qui sera publié au sein du collège et lu par tous) à une séquence d'apprentissage, j'entraî ainsi sans le savoir dans une « pédagogie du projet » qui consiste à finaliser tout écrit en inscrivant sa production *dans une situation qui la dépasse, la motive et lui donne sens*¹. Par le biais de l'étude d'une nouvelle d'Agatha Christie intitulée *Trois souris*, ainsi que d'un réseau de lecture autour du genre policier, nous entrâmes de plein pied dans un imaginaire qui servirait de déclencheur à notre production sans toutefois lui servir de modèle pour ne pas réduire l'écriture à une simple tâche d'imitation.

LA « DICTÉE À L'ENSEIGNANT » COMME « EMPÊCHEUR D'IMITER EN ROND »

La première consigne était simple :

Chaque élève dicte un mot ou une série de mots s'enchaînant les uns aux autres pour construire la première page de notre nouvelle. La prise de parole se fait *dans l'ordre des places* dans les rangées et chaque élève, avant d'ajouter ce qu'il veut dire, reprend les mots qui ont déjà été dictés par leurs camarades auparavant, *sans les modifier*.

Pour nous détacher des écrits de référence lus en classe et éviter ainsi l'écueil d'une imitation servile, l'enseignant avait décidé de lancer l'imaginaire sur une autre piste, en partant de l'écriture non contrôlée, ni planifiée, ni révisable, d'un incipit. Si plusieurs incipit avaient déjà été lus au préalable, le mode de production choisi, alliant « cadavre exquis » surréaliste et « dictée à l'enseignant », promettait une plus grande liberté de création tout en contraignant la classe entière à collaborer dans l'acte d'écriture. Les élèves se mirent donc à dicter quelques phrases à l'enseignant devant ainsi composer avec les mots, les idées des autres qui pouvaient aussi bien servir de déclencheurs que d'entraves. Cela leur permit de prendre conscience du poids d'un

1. Groupe EVA, « Des outils pour comprendre la révision », in *De l'évaluation à la réécriture*, Pédagogie pour demain-Didactiques, INRP.

mot et déclencha parfois des avalanches de protestations devant une expression ressentie comme malheureuse, ou une idée qui sembla saugrenue. D'autre part, le choix de la « dictée à l'enseignant » venait rééquilibrer la charge de contraintes par une plus grande liberté, donnée par le rôle de secrétaire assuré par l'enseignant. Cette liberté, c'est celle que B. Daunay explique en ces termes :

« La dictée à l'enseignant repose sur le principe qu'il convient d'aider les élèves en sériant les difficultés, par dissociation des tâches : une bonne part du travail – l'(ortho)graphie – est prise en charge par l'enseignant, qui *décharge* ainsi ses élèves d'une tâche complexe pour leur permettre de mobiliser leur attention sur d'autres phénomènes. »²

L'objectif de cette séance était que les élèves prennent conscience de phénomènes qui relevaient de la cohérence textuelle et de l'enjeu même du type de texte, en l'occurrence, un incipit.

Cet enjeu et cette cohérence furent d'abord respectés par les élèves, même si le premier d'entre eux, un peu désemparé devant l'honneur de commencer une oeuvre dont tout le monde porterait la responsabilité et qui, je le répète, n'avait été précédée d'aucune préparation (personnages et cadre spatio-temporel étaient alors inconnus puisque ce premier écrit était destiné à « lancer » l'imaginaire), abandonna cette source d'angoisse au suivant en se retranchant sur le confortable *il était une fois* des contes vus en sixième. Si cette pusillanimité lui fut reprochée à grand renfort de soupirs désabusés, cette retraite en règle ne démobilisa pas les troupes qui se lancèrent avec d'autant plus de fougue dans le combat, pour produire, somme toute, un début de roman tout à fait valide :

« Il était une fois, un homme vêtu de noir qui portait un chapeau. »

On retrouve ici la présentation, un peu mystérieuse, de ce qui semble disposé à devenir le personnage principal du récit. La brusque décision de Thomas, sans doute pressé d'entrer dans le vif du sujet, et conforté par ses représentations du genre policier, va faire bifurquer le cours de la narration :

« ..., une arme à la main... »

Une camarade enchaîne, un peu hésitante :

« ..., prêt à tirer. »

Elle décide de conclure sur un point, et le relais se poursuit, avec un texte définitivement infléchi :

2. B. Daunay, « La dictée à l'enseignant : un dispositif efficace de la maternelle à l'université ? », in *Recherches* n° 27, p. 223 à 241.

« Cet homme marchait le long d'un canal avec sa femme. Il tira sur sa femme et s'en alla rejoindre sa maîtresse. Il voulut l'embrasser, mais elle refusa. Il sortit son arme et la tua. Il rentra chez lui, lut le journal et repartit sur les lieux du crime. Il repensa aux traces laissées sur le lieu du crime. Soudain, il entendit un bruit de pas, il se sauva par la fenêtre et trébucha sur une pierre laissant quelques gouttes de sang. »

Tous les élèves s'étant exprimés, l'incipit semblait devoir se terminer sur ces mots et le professeur reprit la parole pour vite recanaliser les attentions à la dérive :

L'enseignante : Bon, maintenant que tout le monde s'est exprimé, nous allons recopier tout cela sur les cahiers...

Mohamed (un brin malicieux) : Non, madame, tout le monde n'a pas parlé ! ...Vous n'avez pas ajouté de mots !

Jérôme : c'est vrai, madame, vous devez répéter tout depuis le début ! C'est la consigne (rires) !

L'enseignante : Hein, bon, bein... Oui, Oui, d'accord.

Prise au piège et au dépourvu, j'ajoutai quelques mots qui me semblaient susceptibles d'élargir les possibilités d'interprétation *a posteriori* de cet incipit :

L'enseignante : « Cette histoire hanta longtemps plusieurs consciences », voilà !

Thomas : Ça veut rien dire ça !

Amandine : bein si ! Ça veut dire que les gens y pensent aux meurtres.

Thomas : Ça n'a pas de rapport avec rien ! Cette nouvelle, ça va être vraiment nul !

Camille : C'est vrai, madame, on ne peut pas changer certaines choses ? Comme « il était une fois » ou bien l'histoire de la maîtresse : on se croirait dans *Les Feux de l'amour* ! (rires)

L'enseignante : Non, non, on ne change rien avant la fin de la nouvelle, c'est comme ça ! Il va falloir trouver un moyen d'intégrer ce début à ce que vous écrirez.

Ce refus de toucher au texte initial, je ne l'avais en aucune façon prémédité : pourquoi avais-je donc décidé cela ? Certes, cette nouvelle consigne participait de ma volonté de leur faire prendre conscience du poids des mots et de l'importance de la révision. N'en réclamaient-ils pas d'ailleurs une à cor et à cri, eux qui rechignaient tant à utiliser un brouillon, d'ordinaire ? Mais, d'autre part, je trouvais intéressant, à la réflexion, de voir ce qu'ils réussiraient à tirer de ce premier jet, en quoi ce dernier influencerait sur leur écriture et déciderait de l'imaginaire de la nouvelle.

Nous étions donc en possession d'un début de nouvelle un peu loufoque au cours duquel deux meurtres avaient lieu, deux meurtres dont nous savions déjà qu'un homme les avait perpétrés, un individu flanqué d'une femme et d'une maîtresse toutes deux assassinées : l'énigme policière risquait d'être sérieusement réduite ! L'heure vint

donc de fabriquer un scénario et de revenir au travail aux petits groupes pour faire s'entrechoquer les représentations, s'affronter les idées et naître les personnages.

PARTIR D'UNE PAGE BLANCHE ET DÉCOUVRIR LA COHÉRENCE TEXTUELLE ?

Après avoir bien précisé que la séance serait consacrée à « décider du cadre de l'histoire », le professeur distribua à chaque groupe une fiche de renseignements³ à remplir pour fixer les informations de départ concernant la nouvelle. Personnages innocents, coupable(s), victime(s), enquêteur(s), lieu de l'action et circonstances : chaque groupe reçut une fiche différente, en deux exemplaires, l'un à coller sur le cahier et l'autre, collectif, sur transparent pour la mise en commun, et fut chargé d'inventer une de ces composantes de la narration.

Fiches de renseignement sur les composantes de la narration

GROUPE 1 : PREMIER PERSONNAGE.

IDENTITÉ SOUS LAQUELLE IL S'EST PRÉSENTÉ (S'IL S'AGIT D'UNE FAUSSE) : *Jenny Bill*

VÉRITABLE ÉTAT CIVIL :

NOM, PRÉNOM : *Kerry Grant*

Age : *25 ans*

PROFESSION : *journaliste*

Domicile : *Lincoln (U.S.A.)*

PORTRAIT PHYSIQUE : *blonde, belle*

PORTRAIT MORAL : *astucieuse*

LIENS CACHÉS AVEC D'AUTRES PERSONNAGES (ÉVENTUELLEMENT) : *elle a un frère parmi les invités*

GROUPE 2 : DEUXIÈME PERSONNAGE.

IDENTITÉ SOUS LAQUELLE IL S'EST PRÉSENTÉ (S'IL S'AGIT D'UNE FAUSSE) :

VÉRITABLE ÉTAT CIVIL :

NOM, PRÉNOM : *Jason Grant*

Age : *30 ans*

PROFESSION : *critique de cinéma*

Domicile : *Londres*

PORTRAIT PHYSIQUE : *blond et grand avec une fine moustache.*

PORTRAIT MORAL : *blagueur et sympathique*

LIENS CACHÉS AVEC D'AUTRES PERSONNAGES (ÉVENTUELLEMENT) : *il connaît quelqu'un de l'assistance mais ne le montre pas.*

3. Ces fiches étaient les répliques exactes d'autres fiches, confectionnées par mes soins et données à remplir lors de la lecture de l'oeuvre intégrale, *Trois souris*, d'Agatha Christie. Elles étaient donc bien connues des élèves qui s'en emparèrent rapidement.

GROUPE 3 : LE COUPABLE.COMBIEN Y A-T-IL DE COUPABLES ? *un*

IDENTITÉ SOUS LAQUELLE IL S'EST PRÉSENTÉ (S'IL S'AGIT D'UNE FAUSSE) :

VÉRITABLE ÉTAT CIVIL :

NOM, PRÉNOM : *Alexander Scott*Age : *27 ans*PROFESSION : *acteur*Domicile : *Hawaï*PORTRAIT PHYSIQUE : *grand, musclé, cheveux bruns et courts*PORTRAIT MORAL : *séducteur*LIENS CACHÉS AVEC D'AUTRES PERSONNAGES (ÉVENTUELLEMENT) : *il a quelqu'un de sa famille dans les invités*QUEL EST LE MOBILE DU CRIME ? *jalousie, amour*QUELLE EST L'ARME DU CRIME ? *poignard, drap, eau, poison.***GROUPE 4 : LA VICTIME.**COMBIEN Y A-T-IL DE VICTIMES ? *3*

VÉRITABLE ÉTAT CIVIL :

NOM, PRÉNOM : *1- Jack Dawson / 2- Mary Dawson / Jeanne Scott*AGE : *1- 38 ans / 2- 36 ans / 3- 26 ans*PROFESSION : *1- notaire / 2- épouse / 3- assistante du notaire*DOMICILE : *Londres*APPARAÎT-ELLE SOUS UNE FAUSSE IDENTITÉ ? LAQUELLE ? *non*PORTRAIT PHYSIQUE : *1- chauve, lunettes / 2- brune, petite / 3- rousse, jolie*PORTRAIT MORAL : *notaire = sérieux et gentil ; assistante = gaie, séduisante*LIENS CACHÉS AVEC D'AUTRES PERSONNAGES (ÉVENTUELLEMENT) : *Jeanne cache un secret, elle connaît le coupable*A QUEL MOMENT DU RÉCIT EST-ELLE TUÉE ? *1- début / 2- milieu / 3- fin***GROUPE 5 : L'ENQUÊTEUR.**COMBIEN Y A-T-IL DE PERSONNAGES QUI MÈNENT L'ENQUÊTE ? *2*

VÉRITABLE ÉTAT CIVIL :

NOM, PRÉNOM : *1- Peter Bacon / 2- Maguie De Taiktyves*AGE : *1- 38 ans / 2- 39 ans*PROFESSION : *agents secrets*Domicile : *Wimbledon*PORTRAIT PHYSIQUE : *1- très grand, moustache, casquette comme Sherlock Holmes / 2- blonde frisée, drôle et dynamique*PORTRAIT MORAL : *intelligents et sans pitié*LEQUEL DE CES PERSONNAGES EST L'INSPECTEUR VEDETTE DE LA NOUVELLE ? *Peter Bacon*

POUR QUELLES RAISONS EST-IL LÀ ? POURQUOI MÈNE-T-IL L'ENQUÊTE PLUTÔT QU'UN AUTRE PERSONNAGE ? *il a reçu une lettre de la victime.*

QUELLE EST SA MÉTHODE D'INVESTIGATION ? DE QUELLE MANIÈRE RÉVÈLE-T-IL LA VÉRITÉ ? *il cherche des indices et poursuit le coupable avec une arme.*

GROUPE 6 : LE LIEU DE L'INTRIGUE.

LIEU GÉOGRAPHIQUE (PAYS, RÉGION, VILLE) : *Madrid, Espagne*

DESCRIPTION DU BÂTIMENT ET DES ALENTOURS : *un château, entouré d'un grand parc, un lac*

PIÈCES MENTIONNÉES DANS L'INTRIGUE :

NOMBRE : 3

LESQUELLES : *salle à manger, bureau, petit salon*

LIEU DU CRIME : *parc*

DÉTAILS ÉVENTUELS SUR LES LIEUX COMPLIQUANT LE PROBLÈME (EX : PORTE FERMÉE, LIEU INACCESSIBLE) : *les policiers ne peuvent pas arriver avant le lendemain.*

GROUPE 7 : LES CIRCONSTANCES DU RASSEMBLEMENT.

POURQUOI LES PERSONNAGES SONT-ILS APPAREMMENT RÉUNIS ? *une fête mondaine*
CERTAINS PERSONNAGES ONT-ILS DES RAISONS CACHÉES D'ÊTRE ICI, LESQUELLES ?
oui, ils viennent pour régler des affaires louches.

QUELLES SONT LES OCCUPATIONS DES PERSONNAGES DURANT LEUR SÉJOUR ? *boire des cocktails, danser, se balader dans le parc, bavarder avec les jolies filles.*

EN QUOI LE HASARD INTERVIENT-IL DANS CE RASSEMBLEMENT ? *certaines sont invités par hasard.*

Pendant la séance, dans un rôle d'observateur passif et discret, je fis quelques observations intéressantes concernant leur mode de travail : tous avaient énormément de mal à inventer des noms propres, une tâche qui semblait pourtant relativement facile et ne nécessitait apparemment aucun savoir particulier. Un groupe, à l'instigation d'un seul élève, procédait de manière aléatoire en ouvrant au hasard les pages d'un agenda sur lesquelles figuraient les saints du calendrier. Un choix ensuite était tout de même fait selon les goûts des membres du groupe, ainsi Adémar fut repoussé de même qu'Isidore au profit de Jeanne. D'autres se servirent du film américain vu chez eux la veille à la télévision, non seulement pour le nom du personnage mais aussi pour l'arme du crime. Un troisième groupe délibéra longuement et même férocement pour finalement me prendre à témoin et me demander de trancher le litige :

Nicolas : Madame, les filles, elles sont nulles, le meurtrier, elles veulent l'appeler Alexander De Saltino, c'est nul comme nom !

L'enseignante : Que se passe-t-il ici, on vous entend à l'autre bout de la pièce ! ?

Patricia : c'est Nicolas, il critique tout ce qu'on fait et lui il fait rien !

Nicolas : Alexander De Machin, là... C'est pour les femmelettes... on dirait ch'sais pas quoi... C'est nul ! Il est musclé, bronzé, il fait de la musculation, on a dit Alexander, on dirait un intello !

L'enseignante : qu'est-ce que tu n'aimes pas ? C'est le nom ou le prénom ?

Nicolas : c'est surtout le nom qu'est moche. Il faudrait trouver un nom plus cool comme... J'sais pas, moi...

L'enseignante : Bon, bein, on a avancé, vous voyez : Nicolas veut bien garder le prénom, il suffit de chercher un autre nom. Mettez-vous au travail !

La tâche de création proprement dite et d'élaboration d'un univers fictif s'avérait donc ardue puisque l'invention même de noms propres se heurtait à de nombreuses difficultés (dues, je pense, au caractère inhabituel d'une activité complexe ne nécessitant pas l'application d'un cours ou la manipulation systématique d'outils, plutôt qu'à un réel manque d'imagination). Toutefois, chacun vint à bout du travail qui lui était imparti et, lors de la mise en commun, les groupes commentèrent leurs choix avec satisfaction, à partir de transparents qui facilitèrent la prise de notes des autres groupes (ceux-là, loin de contester les décisions de leurs camarades, prirent docilement connaissance de la silhouette de plus en plus précise de la nouvelle : le débat n'était pas au programme ce jour-là). Le support de la prise de notes prenait la forme d'une fiche bien connue des élèves puisqu'elle était une refonte du tableau utilisé en sixième pour l'analyse de la structure narrative du conte et qu'elle avait déjà servi lors de la lecture méthodique de *Trois souris*.

Ainsi, les fiches distribuées parurent constituer une aide face à ces difficultés de planification d'autant plus que, quelques semaines plus tard, Amandine et Céline, qui, insatisfaites sans doute de la nouvelle produite en classe, avaient décidé d'en écrire une elles-mêmes pendant les vacances, vinrent me demander mon stock de fiches « en rab » pour pouvoir mener à bien leur projet.

La séance suivante fut consacrée à une deuxième étape de la planification qui consistait à bâtir un scénario à partir des éléments donnés dans les fiches de renseignements. Les groupes devaient se constituer par élaboration progressive⁴ et chacun se mit donc au travail individuellement à l'aide des notes prises à partir des transparents projetés la veille. Un quart d'heure plus tard, le professeur demanda aux binômes de mettre leurs écrits en commun et d'en faire une synthèse puis, une fois la synthèse réalisée, de se fondre au binôme le plus proche afin de réitérer l'opération. Un quart d'heure supplémentaire fut donné pour permettre à chaque groupe de terminer son scénario, puis une mise en commun permit de faire une lecture de tous les écrits, suivie d'un petit discours de chaque groupe pour défendre son projet avant

4. M. Barlow, *Op. Cit.*, p. 23. Lors d'une élaboration progressive, les modalités de travail se déclinent de l'individuel au collectif en passant par le travail en binôme et le travail en groupes de plus en plus nombreux.

Dominante expression écrite : structure narrative de la nouvelle.

L E C A D R E	LIEUX : une fête à Madrid - + France - Wimbledon. - Londres. - Lincoln.	TEMPS : 1897.
L E S P E R S O N N A G E S	NOMS et PORTRAITS : * Jerry Bill → Kerry Grant. 25 ans. * Journaliste → Lincoln (U.S.A.) * Jack Dawson → notaire à New York * Alexander Scott → grand musicien, cheveu bruns et courts → 27 ans - → Hawaii. * Jason Grant → 30 ans critique de cinéma → Londres. * Mrs de Jack Hyde → Marie. 34 ans. agents secrets → Wimbledon. * Mr Bacon → Peter. 38 ans. Agent secret.	CARACTERISTIQUES ET FONCTIONS VICTIMES Jack Dawson. Henry Dawson. Jeanne Scott - CRIMINEL Alexander Scott - ENQUETEURS MRS de Jack Hyde - Mr. Bacon. SUSPECTS des autres -
L A C A U S E	MOBILE DU CRIME :alousie, amour. LIENS CACHES ENTRE LES PERSONNAGES : * Jason frère de Kerry Jeanne cousine de Alexander	ARMES DU CRIME : poignard, drap, eau, poison. PREUVES : bout de drap ds le véhicule de Jason Grant
L' A C T I O N E T S A P R O G R E S S I O N	SITUATION INITIALE : Une fête est organisée pour des retrouvailles de ces personnages. PERIPETIES : tentatives de meurtres sur les enquêteurs SITUATION FINALE :	ELEMENT PERTURBATEUR OU MODIFICATEUR : Meurtre de Jack Dawson. RESOLUTION : Alexander Scott est arrêté.

le vote. Un scénario en particulier retint l'attention de tous. Camille en fit l'éloge en ces termes :

« Nous avons décidé que l'histoire se passerait dans le monde du cinéma parce que la circonstance c'est " une soirée dans un château à Madrid ", c'est donc luxueux, il y a beaucoup de gens riches. En plus, un personnage est journaliste, un autre est critique de cinéma et un troisième est acteur, c'est le meurtrier. Il y a un notaire, mais c'est toujours possible, dans la production du film et tout ça... En plus, on a trouvé une idée pour l'incipit un peu bizarre de la dernière fois : en fait, c'est le scénario du dernier film d'Alexander Scott. Il est devenu fou et fait des crimes comme dans le film, avec la même mise en scène. Voilà... tout n'est pas trouvé mais on n'a pas eu le temps de finir. »

Très impressionnés par la signification toute neuve de leur incipit tant décrié, les élèves votèrent en masse pour ce scénario, même si un groupe regretta amèrement de devoir abandonner son projet beaucoup plus romantique et argumenta en défaveur du vainqueur en démontrant qu'il s'était trop éloigné du mobile du crime établi dans la fiche de renseignements : il était fondé sur la folie du meurtrier, et non sur la jalousie. L'argument fut balayé par la majorité, convaincue par la réhabilitation d'un texte dont elle portait la responsabilité tout en le considérant comme non valide. Ainsi, en redonnant du sens à un écrit qu'ils ressentaient comme mauvais, les élèves ont pris conscience de l'exigence d'une cohérence textuelle, une découverte qui facilitera plus tard l'activité de réécriture en lui donnant une légitimité.

ÉCRITURE, QUAND TU NOUS TIENS...

Quelques jours plus tard, les élèves travaillèrent une heure sur la consigne suivante :

« Divisez le scénario en vingt-sept parties⁵ différentes puis transformez ces parties en consignes d'expression écrite en vue de l'écriture collective de la nouvelle policière. Veillez à donner des précisions sur le genre d'écrit demandé (dialogue, récit, lettre, portrait, description...)»

Chaque groupe se chargea d'un septième du texte élaboré par le groupe de Camille avec la consigne de le diviser en quatre parties (trois pour le dernier groupe), donc en quatre sujets de rédaction. Les questions furent nombreuses au début et les élèves cherchèrent mon approbation pour le premier, parfois le deuxième, sujet, mais la tâche fut rondement menée et une seule question perdura : pourrait-on choisir son sujet ? La réponse fut « non » et la date du devoir fut fixée à la semaine suivante.

5. Il y a vingt-sept élèves dans la classe, chaque élève se charge d'un vingt-septième du texte choisi comme scénario et les groupes de quatre élèves ont donc chacun un septième du texte environ ($4 \times 7 = 28$).

**SCÉNARIO DU GROUPE DE CAMILLE
DIVISÉ PAR LA CLASSE
EN 27 SUJETS**

1. Décrire la salle de réception, les meubles, la décoration, le buffet et la musique.
2. Expliquer en détail les raisons de la fête à Madrid (sortie du film « l'homme en noir »), décrire le propriétaire du château (Alexander Scott) dans un dialogue entre Jennie Bill et Jack Dawson.
3. Dans le jardin, près du lac (petite description), Jason Grant et Mrs De Taiktyves discutent de choses et d'autres (petit dialogue). Mary Dawson les rejoint : elle cherche son mari.
4. Jennie Bill danse avec Alexander Scott pendant que M. Bacon raconte à Jane Scott pourquoi il est ici (en vacances dans la région, il a été invité par Alexander en souvenir d'une petite aventure passée).
5. Alexander Scott fait son discours de bienvenue aux invités.
6. Un cri retentit venant du jardin, tous les invités se précipitent hors de la maison en se demandant de quoi il s'agit.
7. Tous les invités arrivent dans le jardin affolés : Mary Dawson leur montre terrifiée une masse blanche flottant sur le lac. Jason Grant et M. Bacon plongent pour la récupérer : il s'agit de Jack Dawson (description, portrait).
8. Après la découverte du cadavre de Jack Dawson, Jane Scott et Jennie Bill réconfortent comme elles peuvent sa femme Mary (description, portraits). M. Bacon appelle la police qui ne pourra être là que le lendemain (expliquer pourquoi). Il retrouve sa collègue Maguie De Taiktyves qu'il n'avait pas vue depuis longtemps : elle lui explique pourquoi elle a été invitée et ils discutent de l'affaire (serait-ce vraiment un accident ? N'aurait-il pas été étranglé ?).
9. M. Bacon montre à sa collègue une lettre que Jack Dawson lui avait envoyée : il lui demandait de venir à la réception car il se sentait menacé (il donne des indices mais on ne comprend rien encore).
10. Dans un coin du petit salon, Jennie Bill et Jason Grant discutent (portraits) : ils sont inquiets et parlent vaguement d'un secret qu'il leur faut encore cacher (on en sait pas encore lequel).
11. La soirée est gâchée mais le repas est quand même servi : vous le décrivez ainsi que les discussions entre les convives (tous parlent de l'accident de M. Dawson : certains ont des avis différents).
12. Lors du repas, on parle d'accidents divers et variés, puis M. Bacon, grand détective, raconte l'exemple d'un meurtre déguisé en accident.

Jane Scott ajoute qu'on lui a raconté un jour l'histoire d'un homme ayant tué sa femme pour hériter de sa fortune et une discussion sur des faits divers dans les journaux commence entre les convives.

13. Après le repas, chacun se sépare pour aller se changer, et installer ses bagages dans sa chambre. Maguie De Taiktyves discute avec Jane Scott sur le palier : Jane lui explique que son patron s'inquiétait beaucoup pour cette soirée. Elle ne se sent pas à l'aise et soupçonne quelque chose de louche et de dangereux mais elle ne peut rien dire car elle n'est sûre de rien. Elles rentrent toutes deux dans leur chambre.
14. Mary Dawson est seule dans sa chambre, elle regarde autour d'elle (description de ce qu'elle voit, de la chambre), elle pense à la mort de son mari et s'inquiète : elle trouve qu'une drôle d'atmosphère rôde dans cette maison.
15. Tous les invités se retrouvent au salon pour passer le reste de la soirée : certains veulent jouer aux cartes, d'autres discuter ou boire des cocktails en écoutant de la musique douce. Il ne manque plus que Mary Dawson pour commencer. Inquiète, Jane Scott monte la chercher.
16. Jane Scott revient complètement bouleversée : Mary Dawson est morte. M. Bacon et sa collègue montent et découvrent le cadavre de la jeune femme poignardée (description). Ils fouillent la pièce pour trouver des indices et discutent de l'affaire.
17. Tous les invités discutent dans le salon, affolés. Jane Scott boit un verre servi par l'un d'eux et s'écroule empoisonnée (description) : la stupeur est générale, aucun doute, l'assassin est l'un d'entre eux. Les deux détectives les questionnent, chacun dit ce qu'il a vu et ce qu'il a fait.
18. Jason Grant interrogé par les détectives se rappelle soudain que les trois meurtres ressemblent étrangement au scénario du film « l'homme en noir ». Il explique l'histoire en détail : si le lien est réel, le mobile de tous ces crimes est l'argent. Il suffit de trouver à qui tout cela profite...
19. Le lendemain matin, Mrs De Taiktyves surprend Jennie Bill en train de cacher un carnet. Elle l'accuse d'être l'assassin et la harcèle de questions. Elle lui prend le carnet et découvre des notes sur toute l'affaire. Mais Jennie lui avoue qu'elle est en fait une journaliste venue là pour couvrir l'événement. Jason qui est son frère l'a aidée à être invitée sous une fausse identité (son vrai nom est Kérie Grant).
20. M. Bacon interroge Alexander Scott sur le film : qui connaissait l'histoire avant même qu'il soit sorti ? Alexander accuse Jason Grant qui est critique de cinéma et avait des problèmes d'argent. Peut-être que le notaire était là pour ça ? Alexander dit avoir invité le notaire qu'il ne connaissait pas parce que celui-ci le lui avait demandé par l'intermédiaire d'un ami commun : c'est tout ce qu'il sait.

21. Maguie et M. Bacon cherchent des indices près du lac. Soudain, une des statues du parc manque de les écraser en tombant : ce n'était pas un accident, quelqu'un a voulu les tuer.
22. Kérie Grant découvre une lettre chiffonnée dans la corbeille à papier en cherchant une boucle d'oreille tombée. Ecrire la lettre : il s'agit d'une lettre adressée à Jack Dawson et lui demandant de venir à la soirée. La signature est effacée mais on trouve dans la lettre une allusion à « ma chère cousine »).
23. Kérie veut cacher la lettre mais Maguie arrive et la lui prend des mains : toutes les deux elles réfléchissent pour savoir qui est l'auteur de la lettre : ce ne peut être que l'assassin.
24. Soudain, Maguie a une idée, elle veut aller prévenir son collègue avec Kérie mais, soudain, le courant s'arrête et la pièce est plongée dans le noir.
25. Dans l'obscurité, Maguie et Kérie entendent le bruit d'un pistolet qu'on charge : décrivez leurs réactions et leurs actions.
26. Soudain, une détonation : quelqu'un s'écroule, du bruit, des mouvements. La lumière se rallume enfin et on découvre M. Bacon, armé, penché sur le corps d'Alexander Scott. Explications finales⁶.

A chaque élève fut distribué, de manière aléatoire, un sujet qui représentait un vingt-septième de la nouvelle et la photocopie du scénario intégral de Camille, déjà divisé en parties, pour garantir une certaine cohérence. Autorisation fut donnée de se servir des fiches-outils élaborées pendant l'année sur le portrait, le dialogue, etc. Enfin, les devoirs rédigés en une heure furent ramassés et le calvaire du professeur put commencer : vingt-sept copies à recopier mot à mot en respectant l'orthographe et la ponctuation initiales. N'ayons pas peur des mots : une véritable torture ! Comment alors ne pas compatir (au sens fort du mot) avec les élèves perpétuellement dans cette situation face aux mots de la langue française, dont ils ne reconnaissent ni l'orthographe, ni parfois le sens !

Cette première version, vierge de toute modification de ma part, était loin bien sûr d'être satisfaisante : malgré tout ce que nous avons observé dans nos textes de référence sur l'intrigue policière et ses contraintes, tous rivalisaient de rapidité pour avoir l'honneur de dévoiler en avant-première le coupable, certains le présentaient comme tel sans même s'en rendre compte, tandis que d'autres rendaient insignifiants les indices subtilement placés dans le scénario pour le plus grand plaisir du lecteur. D'autres incohérences se rencontraient qui n'avaient toutefois pas le même poids : un vouvoiement se muait brusquement en tutoiement, deux amis de longue date se voyaient soudain présentés l'un à l'autre comme deux inconnus, ou même, un convive assassiné quelques heures auparavant ressuscitait miraculeusement pour agresser son épouse à coups de couteau de cuisine !

6. Ce jour-là, un élève était absent : il n'y a donc que 26 consignes d'écriture.

Voici cependant un exemple de suspens parfaitement maintenu dans une copie d'élève. Rémi s'était vu remettre par hasard le sujet n° 10, voici une version dactylographiée de son texte :

Copie de Rémi

Jenny était assise dans le vieux fauteuil du salon. C'était une très jolie pièce Renaissance avec une cheminée des plus somptueuses. Jason vint la rejoindre. Il était grand, et plutôt beau pensait Jenny. Il portait un magnifique costume qui mettait en valeur ses cheveux encore plus noirs que la nuit. Ses fins sourcils soulignaient son regard perçant. De plus, il était comme une sorte d'Einstein littéraire. Il interrogea Jenny :

« Que penses-tu de cette histoire, Jenny ?

– Je ne sais pas quoi dire. Tout ceci m'horripile. Si je l'avais prévu, je ne serais pas venue.

– Il le fallait, pourtant. Maintenant, tu dois finir ce que tu as commencé, du moins, fais-le pour moi.

– Mais si jamais on me découvre, qu'est-ce que je ferai ?

– Tu as de bonnes raisons d'être là, répliqua Jason et puis je te couvrirai.

– Merci, mais je suis tout de même inquiète ».

D'un geste rapide, elle se recoiffa. Jason se rapprocha d'elle tandis que des larmes sortaient de ses yeux. Il la réconforta.

« Allons, allons, si on fait bien attention, tu ne risques rien. Viens, allons rejoindre les autres pour le repas.

– Tu as raison ! »

Et ils quittèrent la pièce.

Les devoirs furent évalués afin qu'une note d'expression écrite vienne tout de même clôturer notre séquence, mais cette évaluation ne se fit pas sans peine ; en effet, le plus gros du travail, celui de l'imaginaire, de la planification s'était effectué auparavant en groupe, et la précision des consignes libellées par les élèves pour garantir la cohérence constituait en quelque sorte une entrave à l'écriture personnelle. Tous furent limités au simple développement de la consigne qui leur avait été attribuée et moi-même, je fus contrainte à ne prendre en compte pour l'évaluation que des critères de vocabulaire, de syntaxe et de respect de la consigne : une restriction quelque peu frustrante mais inhérente, je pense, au caractère fractionné de la tâche d'écriture dans la logique du projet et de l'écriture collective. Cette première épreuve fut donc imprimée et distribuée aux groupes des séances précédentes en vue d'une réécriture à objectif. En effet, j'avais envisagé quelque temps de confier un septième de la nouvelle ainsi rédigée à chacun des sept groupes avec pour consigne simple de réécrire le texte donné. Cependant, les incohérences textuelles globales auraient alors été passées sous silence et toute une série de contradictions, d'absences de transition entre les parties, d'absences de titre, de chapitre, etc. n'auraient pas été repérées.

Les groupes se virent donc distribuer la totalité de la nouvelle accompagnée d'une consigne de réécriture différente pour chacun d'eux. Les groupes eurent ainsi à choisir entre la réécriture d'orthographe lexicale (matériel : deux dictionnaires), la réécriture d'orthographe grammaticale (matériel : *Bescherelle* 1 et 2), celle concernant la ponctuation et le dialogue (matériel : fiches-outils du cahier de cours), celle concernant les répétitions, les registres de langue, le style (matériel : un dictionnaire des synonymes), l'amélioration de la cohérence textuelle (titres de chapitre, transitions...) et enfin la réécriture des incohérences (concernant le temps, le lieu, les personnages...). De nombreux groupes se disputèrent la charge de l'orthographe lexicale qu'ils jugeaient à l'unanimité plus facile, réaction qui m'étonna beaucoup au vu de leurs difficultés énormes en la matière lors des séances qui y étaient consacrées.

Lorsque chacun eut choisi un domaine de réécriture, non sans marchandages et tergiversations, tous se mirent au travail avec un entrain qui faisait plaisir à voir : prendre connaissance de la nouvelle dans son ensemble, des idées de leurs camarades, de la manière dont l'un d'entre eux avait poursuivi leur propre travail, tout cela les divertit beaucoup, sans parler de leur position de censeur et de correcteur qu'ils avaient particulièrement l'air de prendre à coeur : lorsque j'arrivais dans les groupes, caméra au poing, beaucoup m'accueillaient avec des mines outragées ou excédées de professeurs lassés devant tant d'incurie :

Camille : Madame, ce morceau ne vaut rien, il n'a aucun sens et en plus il n'a aucun rapport avec l'histoire !

L'enseignante : Vous devez essayer de réécrire ce texte pour qu'il aille avec le reste...

Mohamed : mais, c'est pas possible pour celui-là ! Ça n'existe pas : c'est n'importe quoi cette histoire du type qui ressuscite pour tuer sa femme. Il passe à travers les murs, c'est un mort-vivant ! Ça va pas avec le thème policier.

L'enseignante : Bon, c'est à vous de décider... Mais si vous l'enlevez carrément, faites une transition entre ces deux parties là. Sinon, ça n'a plus aucun sens .

Pressée par tant de bon sens et surtout par le temps, je cédaï alors à une attitude privilégiant le résultat au dépend du travail de l'élève, une attitude appelée *dérive économique* par P. Meirieu⁷, *une pédagogie à rebours visant le plus d'effets utiles pour le moins d'efforts inutiles*⁸ : c'est alors tout le travail de Yannick que je fis disparaître en donnant implicitement mon aval à cette censure. Je m'en rendis compte au moment même où je quittais le groupe de Camille et me promit d'en tirer, « pour plus tard », une leçon.

D'autres leçons restent à tirer à la fin de ce projet dont les profits, comme les limites d'ailleurs, sont considérables. Premier profit, d'abord, la nouvelle elle-même, aboutissement tant espéré, par les élèves aussi bien que par moi-même, de cette longue séquence d'apprentissage et de travail : loin d'être parfaite, cette dernière a le mérite

7. P. Meirieu, *Itinéraires des pédagogies de groupe*, Chronique sociale, 1996, Paris, p. 60.

8. *Ibid.*, p. 72.

d'exister en tant que produit fini, palpable et transportable (chacun se voyant digne propriétaire de son propre exemplaire, susceptible d'être ramené à la maison et montré, peut-être lu). Elle est également l'objet d'une socialisation, puisque, déposée au CDI, elle est prétexte à un concours ouvert aux autres classes et intitulé « Faites ma première de couverture ». En outre, au-delà du petit fascicule que constitue cette nouvelle, c'est l'attitude même face à l'écriture, sa métamorphose dans une logique de projet, qui se révèle être un fabuleux profit : des élèves mobilisés dans une tâche de longue haleine, sans lassitude ni mauvaise humeur (nombreux sont ceux qui boycottaient pauses et récréations afin de terminer leurs tâches, et pas seulement parmi les plus studieux d'ordinaire !), un intérêt sans cesse renouvelé quant au devenir de ce travail et à ses suites possibles, une prise d'initiative croissante, des revendications, des débats. Autant de preuves qu'une dimension nouvelle a été donnée au devoir d'expression écrite (un pli est désormais pris dans la classe : une « rédac », on l'écrit au début, quand on ne sait rien, quand on n'a encore rien fait sur le sujet et puis on recommence, on a plusieurs « chances », jusqu'à ce qu'il y ait *vraiment* une note) sans négliger pour autant les apprentissages réalisés en terme de cohérence textuelle, de structure narrative et de pratique de la réécriture. Pourtant, si le dispositif mis en place a de sérieux avantages, quelques limites transparaissent lors de la production textuelle proprement dite : canalisée par la planification antérieure, le libellé très précis des consignes de rédaction et l'univers fictionnel préétabli, l'imagination des élèves reste bridée au moment de l'écriture individuelle et, si ces « oeillères » sont les garantes d'une certaine cohérence, on peut néanmoins regretter leur effet « castrateur » sur l'écriture personnelle de l'élève, même si la collaboration au sein du groupe dans le travail de création et les multiples profits que les élèves ont pu en tirer contrebalancent largement cette entrave.